

- L'ORAGE ARRIVE

Notre première occupation le lendemain matin fut de vérifier l'état de la caisse. Elle était effectivement bien dissimulée et nous pouvions la laisser là sans nous inquiéter. Nous nous mîmes donc en route vers la ville. C'était un très long chemin pour nous.

Notre premier but était la quincaillerie de mon père. Quand nous y arrivâmes, il était en train de déballer des pièges à souris, des pinces et des cordes à linge.

– Bonjour les détectives! dit-il en guise de salutation et il passa amicalement sa main dans mes cheveux. Où en est votre histoire de vagabond?

Je jetai un coup d'oeil à la ronde pour vérifier qu'il n'y avait pas de client dans la boutique et je lui répondis:

– Est-ce que nous pourrions te parler cinq minutes dans l'arrière-boutique?

– Bien sûr, c'est assez calme ce matin. De toute

façon, si quelqu'un vient, nous l'entendrons.

Nous nous dirigeâmes vers la pièce de derrière et, après avoir pris place sur des cartons, nous lui racontâmes notre trouvaille.

– Monsieur Langlade, est-ce que vous vous souvenez qu'un vol étrange ait été perpétré dans les environs sans avoir jamais été élucidé? demanda Olivier.

– Non, sur le moment je ne me souviens de rien. Mais si toutes ces choses ont un air vieillot et démodé comme vous le dites, ça aurait bien pu avoir eu lieu il y a encore plus longtemps.

– Comment pourrait-on arriver à savoir? Croyez-vous que la police ait des dossiers à ce sujet? demanda Ficelle.

– C'est certain, mais à votre place, j'irais d'abord voir le vieux Léon Lelouche. Il a quatre-vingt-six ans et il a passé toute sa vie à Brame-loup. En plus de ça, il aime énormément raconter des histoires du temps jadis.

– On peut toujours essayer, dit Bouboule.

Nous y allâmes. Nous trouvâmes le vieil



Nous trouvâmes le vieil homme assis tranquillement devant le pas de sa porte.

homme assis tranquillement devant le pas de sa porte. Nous nous assîmes sur la marche à côté de lui et nous parlâmes d'abord de la pluie et du beau temps.

Ce fut Bouboule qui commença :

— Monsieur Lelouche, est-ce que vous vous souvenez d'un vol qui aurait été commis il y a très longtemps ? Où des bijoux précieux auraient été volés ?

Le vieil homme resta un instant sans dire un mot.

— Oui, oui. Il y a trente ou quarante ans, on avait une bijouterie dans la ville. Il y a eu plusieurs vols avec effraction. J'ai toujours pensé que le propriétaire était aussi dans le coup : Le voleur s'en tirait toujours trop bien. Après le dernier cambriolage, ils ont fermé la boutique. Pour être franc, je ne pense pas que le propriétaire se soit donné beaucoup de mal pour éclaircir cette affaire. Il est mort peu de temps après. Il devait avoir beaucoup d'argent. Son fils vit encore ici et il a aussi beaucoup d'argent.

— Comment s'appelle-t-il ? demandèrent Ficelle et Bouboule en même temps.

— Monsieur Malavergne. Il habite dans l'avenue des tilleuls. C'est un drôle de bonhomme. Il parle d'une façon si étrange.

Bouboule ne put s'empêcher de laisser échapper un »Ça alors« d'étonnement.

Nous restâmes encore un bon moment avec le vieil homme à parler de tout et de rien mais nous ne lui soufflâmes pas un mot de notre affaire.

— C'est bien évident que monsieur Malavergne était pour quelque chose dans l'histoire des bijoux, déclarai-je quand nous nous retrouvâmes entre nous.

— C'est bien ce que je pense. Il a dû les voler à son propre père. C'est pour cela qu'il est si riche maintenant, répliqua Bouboule.

Mais Ficelle n'était pas du même avis :

— Tu te trompes, Bouboule. Admettons que monsieur Malavergne ait volé les bijoux et les ait cachés. Ce n'est pas ça qui lui aurait procuré de l'argent.

Olivier avait une autre idée:

– Peut-être que le voleur est justement l'homme que monsieur Malavergne voudrait tellement voir en prison.

– Tu veux dire notre vagabond à la jambe de bois? demanda Bouboule.

– Ce n'est pas possible puisque nous l'avons décrit à monsieur Malavergne et il a été formel: Ce n'est pas lui, rétorquai-je.

Mais Olivier reprit:

– Le vagabond devait quand même avoir entendu parler de la caisse. C'est bien lui qui s'est donné tant de mal à creuser des trous. Et pas n'importe où, justement au bon endroit, n'est-ce pas?

– Ah! Tout cela devient de plus en plus compliqué. Nous sommes de drôles de détectives, soupira Bouboule.

– En tous les cas, on avance, dis-je plein de confiance. Qu'est-ce qu'on va faire maintenant?

– Le mieux serait d'aller voir le capitaine Dallet et de tout lui raconter, conseilla Olivier.

Son conseil était judicieux et nous le suivîmes.

Le capitaine Dallet était justement en train de prendre un bain de soleil sur le pont de sa péniche. Nous lui fîmes un résumé de toute l'affaire.

– Hm!...A mon avis, vous devriez essayer de faire en sorte que les deux hommes se rencontrent sans qu'ils le sachent auparavant.

– Ça ne va pas être facile, rétorqua Ficelle, parce que notre vagabond ne veut à aucun prix rencontrer monsieur Malavergne.

– Moi, j'ai une idée, dit Olivier. On pourrait aller au moulin et attendre que le vagabond arrive. Quand il est là, trois d'entre nous restent à discuter avec lui et le quatrième-Ficelle peut-être-file en ville et va chercher monsieur Malavergne.

– C'est une excellente idée, approuvai-je.

– Je trouve aussi, dit Ficelle.

– Oui, on devrait essayer ça, reprit Bouboule.

– J'aimerais bien que la caisse soit d'abord en lieu sûr, continuai-je. Imaginez que quelqu'un la découvre, et nous n'avons plus la moindre preuve.

– Demande donc à ton père de venir la chercher et de la mettre dans son coffre-fort, conseilla le capitaine Dallet.

– Oui, c'est ce que je vais faire, approuvai-je.

Il devait être quatre heures de l'après-midi quand nous arrivâmes au moulin avec la voiture de mon père. Il fallait surtout bien faire attention que personne ne nous voie pendant le transport de la caisse. Quand elle fut enfin installée dans la malle arrière, mon père souleva le couvercle et jeta un coup d'oeil à l'intérieur.

– Oui, il n'y a pas de doute... Ce sont des choses de valeur, déclara-t-il. Je vais garder tout ça comme convenu jusqu'à demain midi dans mon coffre-fort. Mais si vous n'avez pas réussi à éclaircir cette histoire d'ici là, je me sentirai obligé de remettre la caisse et son contenu entre les mains de la police. Je ne tiens pas du tout à m'attirer des ennuis à cause de ça.

Nous étions d'accord. Mon père repartit et nous restâmes là, un peu abattus et ne sachant que faire. Nous attendions seulement que le vaga-

bond à la jambe de bois revienne dans les parages. Le temps était orageux. Le ciel s'était couvert de gros nuages sombres et vers le soir, nous entendîmes les premiers grondements du tonnerre.

– Nous devrions nous mettre à préparer le dîner, sinon nous serons obligés de manger froid : L'orage ne va pas tarder à éclater, dit Ficelle.

Nous nous mîmes donc au travail. Après avoir allumé le feu nous nous préparâmes une délicieuse omelette au lard. Bouboule avait apporté du pain que sa mère avait fait elle-même et ce fut un très bon repas.

Tout à coup la pluie se mit à tomber à verse et nous nous précipitâmes au moulin pour nous abriter. Par la porte que nous avions laissée ouverte, nous pouvions voir comme le vent s'engouffrait en rugissant dans les arbres et projetait la pluie dans toutes les ouvertures du bâtiment.

– Je me demande bien où il est, notre vagabond, maintenant ! J'espère pour lui qu'il n'est pas perdu en pleine nature par un temps pareil, soupira Bouboule.



Nous sursautâmes et, dans la vive lumière d'un éclair, nous reconnûmes le vagabond.

– Je l'aime bien, dit Ficelle, même s'il a fait quelque chose de mal.

– J'aimerais tellement qu'il dise oui au Seigneur Jésus et qu'il le reçoive dans son cœur! C'est sa seule chance de devenir un homme libre et heureux, dit Olivier.

A cet instant précis une voix étrangère s'éleva dans l'obscurité du moulin.

– Salut les garçons!

Nous sursautâmes et, dans la vive lumière d'un éclair, nous reconnûmes le vagabond. Il se tenait debout dans l'entrebâillement de la porte.

– J'y vais Guillaume. Je vais essayer d'amener monsieur Malavergne ici, me chuchota Ficelle à l'oreille.

– Par un temps pareil?

– Oui. Ça m'est égal. C'est peut-être notre seule chance d'arriver à résoudre cette énigme. Ça vaut bien la peine de se faire mouiller, non?!

NE PARTEZ PAS

Le vagabond s'était appuyé contre le chambranle de la porte et regardait droit devant lui la pluie qui tombait. En le voyant dans cette position, je fus pris d'une profonde pitié pour cet homme. Je priai pour lui dans mon cœur. Je priai le Seigneur de me donner les mots justes pour que j'arrive à convaincre cet homme qu'il n'y a que Jésus Christ qui puisse enlever les soucis et les chagrins de notre vie.

J'étais encore plongé dans mes pensées quand soudain le vagabond se retourna et dit :

– L'orage ne va pas s'arrêter de si tôt. Nous devrions essayer de raviver le feu et nous réchauffer un petit peu.

– Est-ce que vous avez déjà mangé ce soir, Monsieur ? demanda Olivier.

Vous ne pouvez vous imaginer avec quelle tristesse l'homme nous répondit :

– Je n'ai plus rien mangé depuis le dernier repas

que j'ai partagé avec vous. Je n'ai pas mérité de nourriture. J'ai ruiné ma vie. J'ai gaspillé toutes ces années... Il aurait fallu qu'à votre âge, je rencontre un homme comme votre ami le capitaine Dallet. Je n'en serais certainement pas là aujourd'hui.

– Nous avons encore des tas de choses à manger, dit Bouboule. Je vais vous préparer une omelette et vous faire un café. Et puis nous avons encore un morceau de tarte aux poires.

Quand tout fut prêt, l'homme se mit à manger et cela faisait plaisir à voir comme il était content.

A chaque instant nous attendions que Ficelle arrive avec monsieur Malavergne, mais il était déjà dix heures et demie et ils n'étaient toujours pas là. Nous étions assis autour du feu à ne rien faire et nous attendions.

Le vagabond avait l'air triste et bouleversé. Plongé dans ses pensées il fixait le feu.

Finalement il murmura :

– Tous mes projets sont tombés à l'eau. Je n'ai plus qu'à abandonner. J'étais revenu ici pour ré-

parer mes torts et qu'est-ce que j'ai fait? Tout est encore pire maintenant.

Avec une audace étonnante Bouboule lui demanda:

– Vous avez eu des ennuis avec la loi?

– Et comment! Plus d'une fois...

– Il vous est aussi arrivé de voler?

Le vagabond regarda Bouboule attentivement, puis il haussa les épaules:

– Oui, cela m'est arrivé, mais il y a très longtemps de cela.

Le silence qui suivit dura assez longtemps et je me demandais ce que Ficelle pouvait bien faire avec monsieur Malavergne.

– Venez, on va rentrer, dit Olivier. Puis il s'adressa au vagabond: Venez avec nous, Monsieur. Nous avons suffisamment de couvertures. Ça serait ridicule de reprendre la route par un temps pareil.

Il y avait encore un petit coin sec dans le grenier et c'est là que nous nous installâmes pour la nuit. Mais moi je ne pouvais pas dormir. Les yeux

grands ouverts dans l'obscurité, j'épiais le moindre signe qui m'annoncerait l'arrivée de Ficelle.

Les heures passaient. Je jetai un coup d'oeil à ma montre: Il était quatre heures.

Sans faire le moindre bruit, je sortis de ma couverture et je descendis l'échelle. La pluie n'avait pas encore tout à fait éteint notre feu. Je l'attisai à nouveau, y déposai quelques bûches bien sèches et j'avais bientôt le plaisir de voir les flammes jaillir de plus en plus hautes. Soudain j'aperçus les phares d'une voiture sur la route.

Mon coeur se mit à battre plus fort car je pensais à Ficelle et à monsieur Malavergne. Et en effet, c'étaient bien eux.

– Salut! dis-je en les voyant. Qu'est-ce qui t'est arrivé, Ficelle?

– D'abord, monsieur Malavergne n'était pas chez lui, alors je suis rentré à la maison pour me changer. Tu penses, j'étais tout mouillé! Quand j'y suis retourné, monsieur Malavergne m'a fait entrer et je lui ai raconté toute l'histoire.

– Oui, oui, confirma monsieur Malavergne.
Il m'a tout raconté.

– Et alors? D'où viennent-ils, tous les bijoux que nous avons trouvés? demandai-je.

– Ce sont des bijoux qui ont été volés il y a très longtemps, dit Ficelle.

– Tu sais, Guillaume, je te raconterai ça plus tard. Pour l'instant, ce n'est pas ça l'essentiel. Est-ce que le vagabond est encore là?

– Oui, il est couché là-haut dans le grenier et il dort.

– Bien, bien, bien, dit monsieur Malavergne.

– Pourrais-tu aller le chercher maintenant, Guillaume, s'il te plaît? dit Ficelle.

Je remontai donc au grenier afin de réveiller le vagabond. Bouboule et Olivier se réveillèrent aussi. Venez donc en bas, j'ai rallumé le feu, dis-je sans faire la moindre allusion à la présence de monsieur Malavergne.

Bouboule et Olivier descendirent les premier et, profitant d'une seconde où ils étaient seuls avec moi, ils me chuchotèrent:

– Monsieur Malavergne est là?

– Oui.

– Ficelle avait remis quelques bûches sur le feu qui brûlait maintenant à grandes flammes. J'attendis un instant dans l'embrasement de la porte, puis je m'avançai aux côtés du vagabond.

– Quand il aperçut monsieur Malavergne, il s'arrêta net, se figea, le regarda fixement, l'air hébété, puis il prononça:

– Le voilà! Le voilà! Ayant dit ces mots, il se retourna et s'enfuit dans la nuit sans rien ajouter.

– Revenez donc! Ne partez pas comme ça! lui criai-je. Mais cela ne servit à rien, le vagabond avait disparu.

Monsieur Malavergne donnait l'impression d'être assez déconcerté:

– Il paraissait me connaître, ça ne fait pas de doute. Dans la nuit, on ne voyait pas bien, mais vous m'aviez dit qu'il avait des cheveux roux et une jambe de bois... Non, ça ne peut pas être mon frère. Ce n'est pas possible.

– Votre frère? demandai-je surpris.

– Oui, répliqua Ficelle. Monsieur Malavergne a un frère jumeau. Et on a supposé à l'époque que c'était ce frère jumeau qui avait volé les bijoux d'une valeur de plusieurs millions de francs. Après il a disparu et nous, nous avons trouvé le butin.

– Mais cela prouve bien que ce n'était pas mon frère qui a fait le coup : Mon frère n'a jamais eu de cheveux roux et il avait ses deux jambes. Ça alors, ça alors, c'est bien étrange ! Si c'est ainsi, le vagabond, c'est lui le voleur ! Ça alors . . . Je me demande seulement où est mon frère. Où a-t-il bien pu passer ? Je me demande aussi d'où il me connaît, ce vagabond !

– C'est une énigme, répondit Bouboule.

– Bien, vous savez mes garçons, maintenant je vais rentrer à la maison. Vous avez fait du bon travail et vous en serez récompensés. Ça je vous le promets. Et si vous le revoyez, ce vagabond, prévenez-moi, n'est-ce pas ?

La voiture de monsieur Malavergne démarra peu après et s'éloigna sur la route. Ficelle pouvait

maintenant nous faire le récit de ce qui lui était arrivé.

– Après m'être changé, je suis retourné à la maison de monsieur Malavergne et je me suis assis sur l'escalier pour l'attendre. Il devait être au moins minuit et demi quand il est arrivé. Je lui ai alors raconté ce qui s'était passé et la découverte que nous avions faite. D'abord il ne voulait pas me croire, mais je suis quand même arrivé à le convaincre et à le persuader de venir avec moi chez ton père, Guillaume.

– Pourquoi cela ? demanda Bouboule.

– Monsieur Malavergne voulait voir la caisse et les choses qui étaient dedans.

– Oh ! Bouboule s'avança, la mine intéressée.

– Dis donc ! Ça n'a pas été facile de réveiller ton père, Guillaume, poursuivit Ficelle.

– Nous y sommes quand même arrivés et nous sommes allés tous les trois à la boutique. Ton père a ouvert le coffre et nous avons examiné les bijoux ensemble. Monsieur Malavergne était très excité. Il a confirmé qu'il s'agissait bien des bi-

joux qui avaient été volés à son père il y a environ quarante ans.

Les bagues et l'argenterie ont une valeur de plusieurs millions. Les bougeoirs sont des pièces de musée qui n'ont pas de prix et les pierres précieuses sont authentiques.

– C'est peut-être le vagabond qui a volé toutes ces choses-là, dis-je.

– Peut-être! A vrai dire, c'est presque sûr! Il connaissait l'endroit précis où était enterrée la caisse, répondit Olivier.

– Oui, c'est vrai. Mais néanmoins, il me fait de la peine cet homme. Il n'a pas une tête de criminel.

– Nous n'apprendrons vraisemblablement jamais la vérité sur cette affaire. Il est à peu près exclu que le vagabond ne revienne un jour ici. Il connaissait monsieur Malavergne et de toute évidence il n'avait pas du tout envie de le rencontrer.